



N°236

1° Lecture du livre du prophète Isaïe (Is 55, 10-11)

Ainsi parle le Seigneur : « La pluie et la neige qui descendent des cieux n'y retournent pas sans avoir abreuvé la terre, sans l'avoir fécondée et l'avoir fait germer, donnant la semence au semeur et le pain à celui qui doit manger ; ainsi ma parole, qui sort de ma bouche, ne me reviendra pas sans résultat, sans avoir fait ce qui me plaît, sans avoir accompli sa mission. »

On reconnaît très généralement que le livre transmis sous le nom d'Isaïe (ou Esaïe), est l'œuvre de trois auteurs différents. Leurs textes ont été composés entre 750 et 700 pour le 1° auteur (§1 à 39), 550 et 538 pour le 2° (§40 à 55), 450 et 400 pour le 3° (§56 à 66).

Le 1° livre de cet ensemble est, pour sa grande part, écrit par Isaïe, membre d'une famille de Jérusalem qui, manifestement, était capable de parler d'égal à égal avec les plus hauts dirigeants du pays.

Né après 770, il serait intervenu dans la politique au temps du roi de Juda, Josias ; mais sa vocation de prophète remonte à l'année de la mort de ce roi, en 740 (Is 6,1). Son action s'est exercée par la suite sous les règnes des rois de Juda : Yotam (740-736), Akaz (736-716), Ezékias (716-686) et peut-être même Manassé qui, d'après une tradition controversée l'aurait fait scier entre deux planches !

Pour comprendre ses « oracles », il faut avoir quelques notions de l'Orient de 740 à 700.

Le royaume du Nord (d'Israël ou de Samarie) garde l'illusion de sa puissance. Il tente d'organiser la lutte contre la force croissante de l'empire assyrien dont la capitale est à présent Ninive, sur l'Euphrate. Il veut aussi obliger le royaume du Sud (de Juda ou de Jérusalem) à se liguer avec lui et la Syrie contre l'Assyrie. Mais le roi Akaz refuse et les syro-israélites en 735-734 viennent assiéger Jérusalem.

Ils projettent de déposséder ce descendant de David et de le remplacer par un allié à leur projet. En même temps, ils essaient d'amener l'autre grand pays d'Orient, l'Egypte, à envoyer des troupes pour les soutenir. Akaz pense qu'il est perdu et fait appel au soutien de l'Assyrie. C'est là qu'Isaïe intervient pour s'opposer de toute sa force à la vassalité envers ce pays, conséquence de son soutien. Il récuse aussi toute alliance avec l'Egypte qu'il pense incapable d'arrêter la progression de Ninive.

Cependant la politique combattue semble d'abord réussir : les envahisseurs samaritains sont obligés d'abandonner le siège de Jérusalem pour faire face à une invasion de mercenaires de Ninive venus pour prendre Samarie. En 734-732, Damas est occupée par le roi ninivite Téglath-Phalasar, ainsi que des villes de Galilée. En 721, c'est le tour du royaume du Nord de tomber définitivement : Salmanasar, nouveau roi de Ninive, assiège Samarie et Sargon II, son successeur, l'occupe, la pille, procède à des déportations et transferts de population. Jérusalem malgré quelques craintes est sauvée !

Mais à partir de 704, l'Assyrie avance vers l'Egypte. Sennakérib dévaste le royaume de Juda et assiège Jérusalem. Isaïe prêche la résistance et il est exaucé : alors que la ville est prête à tomber en 701, Sennakérib doit lever le siège pour aller mater une révolte des Mèdes. Juda survivra pendant presque un siècle. .../...

C'est cette histoire compliquée et dramatique, écrit Pierre de Beaumont, que nous font revivre les oracles d'Isaïe, dans un style dont la puissance, la beauté et l'alliage parfait de l'image à la pensée ne sont dépassés nulle part ailleurs dans la Bible, faisant de ce livre une des œuvres majeures de la littérature universelle.

Cet homme d'action est sans doute le premier qui fut hanté par le rêve d'une humanité entièrement pacifiée, qui ait pensé la défaite de l'injustice, de la guerre et même de la mort, et qui ait annoncé une mutation cosmique. Il a été choqué non seulement par la violence des hommes, mais aussi par celle qui règne dans la nature. P. de Beaumont cite ici Chouraqui : « *Marx, Lénine, Mao ont-ils jamais eu comme Isaïe, leurs nuits troublées par la lutte des espèces dans la jungle ? Il est en cela le premier, et peut-être le seul révolutionnaire de l'histoire. Car toute pensée révolutionnaire apparaît naine auprès de celle d'Isaïe, neuve au bout de vingt-sept siècles et de loin en avance, non seulement sur ce que font les hommes, mais sur ce à quoi ils aspirent.* »

Tout cela est dit avec une extraordinaire violence d'images. Mais il faut savoir que non seulement l'ensemble du livre d'Isaïe est l'œuvre de plusieurs auteurs, mais encore le résultat d'un long travail de composition à partir de plusieurs collections d'oracles dont certains remontent au prophète lui-même et d'autres à des disciples plus ou moins proches. Ainsi des oracles de temps et d'inspirations divers sont accolés, rendant difficile parfois à quels événements les relier !

Dans ce passage du dernier chapitre du livre du II^e Isaïe (prophète de l'Exil), le rédacteur inconnu évoque l'efficacité de la parole de Dieu à ses coreligionnaires exilés comme lui, qui doutent des paroles de salut (fin de l'Exil et retour des déportés) qu'il leur transmet. Il prend pour cela l'image de l'effet efficace et infaillible de la pluie (et de la neige) sur la nature ! La comparaison n'est pas que pure poésie : dans des régions marquées par les déserts arides, l'eau est image du salut et la pluie signe de la gratuité de ce salut. Car l'eau du ciel ne s'achète pas. L'auteur l'a rappelé au début de son poème, écrit Monique Piettre.

Ici, la parole de Dieu est pour ainsi dire personnifiée : elle est comme un message qui part, chargé d'une mission et qui ne revient que lorsqu'elle est accomplie. Pour les chrétiens, Jésus est cette parole de Dieu en personne : il ne retournera au Père que quand il aura rempli sa mission.

Evangile selon saint Matthieu» (Mt 13, 1-23) ici : 13, 1-11.18-23

Ce jour-là, Jésus était sorti de la maison, et il était assis au bord de la mer. Autour de lui se rassemblèrent des foules si grandes qu'il monta dans une barque où il s'assit ; toute la foule se tenait sur le rivage. Il leur dit beaucoup de choses en paraboles : « Voici que le semeur sortit pour semer. Comme il semait, des grains sont tombés au bord du chemin, et les oiseaux sont venus tout manger. D'autres sont tombés sur le sol pierreux, où ils n'avaient pas beaucoup de terre ; ils ont levé aussitôt, parce que la terre était peu profonde. Le soleil s'étant levé, ils ont brûlé et, faute de racines, ils ont séché. D'autres sont tombés dans les ronces ; les ronces ont poussé et les ont étouffés. D'autres sont tombés dans la bonne terre, et ils ont donné du fruit à raison de cent, ou soixante, ou trente pour un. Celui qui a des oreilles, qu'il entende ! » Les disciples s'approchèrent de Jésus et lui dirent : « Pourquoi leur parles-tu en paraboles ? » Il leur répondit : « À vous il est donné de connaître les mystères du royaume des Cieux [...] Vous donc, écoutez ce que veut dire la parabole du semeur. Quand quelqu'un entend la parole du Royaume sans la comprendre, le Mauvais survient et s'empare de ce qui est semé dans son cœur : celui-là, c'est le terrain ensemencé au bord du chemin. Celui qui a reçu la semence sur un sol pierreux, c'est celui qui entend la Parole et la reçoit aussitôt avec joie ; mais il n'a pas de racines en lui, il est l'homme d'un moment : quand vient la détresse ou la persécution à cause de la Parole, il trébuche aussitôt. Celui qui a reçu la semence dans les ronces, c'est celui qui entend la Parole ; mais le souci du monde et la séduction de la richesse étouffent la Parole, qui ne donne pas de fruit. Celui qui a reçu la semence dans la bonne terre, c'est celui qui entend la Parole et la comprend : il porte du fruit à raison de cent, ou soixante, ou trente pour un. »

Nous voici au début du 3^e discours de Jésus qu'a composé Mt (13,1-58). C'est le sommet du livre : discours à la foule et en paraboles (Sept, nombre symbolique). Si celui des Béatitudes était « sur la Montagne », celui-ci est au bord de la mer. Mais l'heure y est tout autant solennelle : Jésus là aussi y est assis (signe du maître qui enseigne). Il a quitté la maison, symbole de la terre d'Israël, pour parler aux foules, symbole de l'universalité du peuple de Dieu. Installé dans la barque de l'Eglise, il est face au rivage, face au monde et à ses tensions. Toute la 1^e partie est empruntée à Marc !

Voici donc « le geste auguste du semeur », si cher à Victor Hugo ! Cette métaphore est fréquente dans le monde ancien, écrivent C. et J-P. Deremble. Geste chargé d'espérance (la graine minuscule grandira), de gratitude (elle tombe comme un cadeau du ciel - cf. la 1^o lecture). Elle permettra de faire du pain, et nous savons que la « parole de Dieu » est pain. Mais ces semailles commencent par un échec. Des graines ne donneront rien. Deux causes à ce désastre : la mauvaise qualité du terrain, cause interne, et agressions externes : la parole est enlevée, la terre est peu profonde et sèche, ailleurs elle est étouffée. Le constat est contrasté, car plein d'espoir dans sa finale, mais dur, comme l'histoire d'Israël que les évangélistes racontent à travers cette parabole. Il aura fallu des siècles sans récolte avant que n'arrive Jésus pour faire fructifier la semence. Pour les derniers venus, la moisson est magnifique : pour chaque grain, on pourra compter jusqu'à cent fois plus !

Après une interruption des disciples (écourtée dans le texte) qui demandent une explication et où Mt retravaille le texte de Mc, le modifie, le déplace, l'accroche à une citation biblique (sautée) puis reprend l'explication de Mc. Une explication qui se veut apaisante, car elle ne vise pas des catégories de personnes mais des comportements : faiblesse de qui se laisse influencer par des tentations extérieures, manque de persévérance face aux persécutions (qui laisse entendre que ce commentaire n'est pas à attribuer à Jésus), et la séduction de l'argent, qui est un thème fréquent dans l'Eglise primitive.

L'incapacité à porter du fruit est présentée comme la conséquence de ces attitudes : la personne inconstante et futile trébuche, la semence tombée dans les ronces de la cupidité reste stérile. Celui qui porte du fruit est celui qui ouvre ses oreilles pour entendre, aiguise son intelligence pour comprendre. Le Royaume est croissance, surabondance, dynamisme : la parole, quand elle est reçue, est formidablement féconde. L'accueillir comme un don, la laisser germer en soi, non pas passivement mais en cherchant à la comprendre, tout cela permet d'entrer, dès aujourd'hui, dans le Royaume.

Qu'est-ce qu'une parabole ? Voici la réponse de Claude Tassin, bibliste et professeur d'exégèse. C'est un récit qui fait image et permet de caractériser une situation sans la dire explicitement ; et si on ne la dit pas, c'est justement pour que l'auditeur veuille bien y retrouver son propre cas.

En ce qui concerne les paraboles évangéliques, il est bon de savoir que :

- A) Les évangélistes transmettent assez fidèlement le contenu des paraboles elles-mêmes.
- B) Mais qu'ils n'hésitent pas à modifier le cadre et l'application des paraboles. La conséquence c'est que l'on perd alors de vue les circonstances dans lesquelles elles ont été prononcées, mais on perçoit la leçon que l'évangéliste veut suggérer à sa communauté.

Dans cette parabole, ni le cadre fourni (dans la barque, au bord du lac, à la foule), ni l'application qui est donnée en seconde partie ne remontent à Jésus. Celui-ci aura sans doute prononcé la parabole (1^o partie du texte) à l'adresse de ses propres disciples lorsqu'ils avaient l'impression que son ministère ne rencontrait que des échecs répétés. Jésus se polarisait à l'évidence sur le sort de la semence, tandis que l'explication ultérieure s'intéresse à la qualité des terrains.

Un « prophète » chrétien composa un jour une homélie sur la parabole du semeur, écrit C. Tassin et centra son propos sur les conditions d'accueil de la parole de Dieu. Pour ce faire, il donne un sens à chacun des terrains mentionnés dans le récit. Et c'est cette homélie que les évangélistes transmirent, avec des retouches, parce qu'ils ont pensé que c'était la leçon la plus digne d'expliquer la parabole.

Pour Mc, la semence, c'est la Parole ; pour Lc, la Parole de Dieu ; pour Mt, c'est la parole du Royaume, la parole de Jésus qui annonce et instaure le Royaume. Pourquoi cette parole ne porte-t-elle pas de fruits ? Parce que l'auditeur ne se sent pas concerné.

Les évangélistes placent le discours en parabole dans un contexte de conflit entre Jésus et ses contemporains. Mt dans le chapitre précédent a décrit une série de controverses avec les pharisiens qui ont décidé sa perte. Beaucoup ont pris de la distance vis-à-vis de Jésus. Les disciples sont inquiets de la tournure que prennent les événements.

C'est probablement pour répondre à leur inquiétude que Jésus a raconté des paraboles de confiance. C'est pourquoi il décrit longuement l'insuccès des semailles dans les trois premiers terrains, mais n'en conclut pas moins son récit par une surprenante récolte.

Jésus exprime ici son espérance, et veut fonder celle de ses disciples. En dépit des obstacles, il a la certitude que sa mission trouvera son accomplissement.

C'est donc pour ses disciples que Jésus a dit cette parabole de confiance qui rejoint celle d'Isaïe (1^o lecture). Espérer, c'est, au-delà des apparences et des échecs, croire que l'amour grandit au sein de notre humanité.

Homélie pour le 15° Dimanche

(le 12 juillet à 9h30 : Luc-sur-Orbieu)

Nous avons tous appris à l'école le *Cycle de l'eau* ! La 1° lecture de ce Dimanche nous parle, elle, de ce que l'on pourrait appeler *le Cycle de la Parole* ! L'efficacité incontournable de l'eau qui s'infiltré en terre suggère et révèle au prophète l'efficacité infaillible de la Parole de Dieu ! Nous sommes vers 536 / 538 av. J.-C., à Babylone : cette Parole qui arrose les exilés dont le moral est à sec leur annonce que Dieu va les faire revenir à Jérusalem.

Dans ce passage, la Parole divine est déjà personnifiée : elle est comme un envoyé disponible pour une mission qui ne revient pas « les mains vides », « *sans résultats* ». Cette Parole, les Evangiles affirment que c'est Jésus. C'est en ce sens que les évangélistes n'hésitent pas à montrer l'incroyable efficacité de sa parole : Dès que Jésus *parle*, « aussitôt » (plus de 100 fois) sa parole agit !

Comme il en a l'habitude, il choisit des images de la vie quotidienne des personnes qui l'écoutent. Il prend ainsi l'exemple du *Semeur*, image très parlante pour son auditoire. En effet, dans les régions comme la Palestine, on sème selon une méthode que nous qualifierions, à première vue, de « gaspillage » ! Le semeur passe par un chemin qui ne longe pas le champ, mais le traverse à plusieurs reprises, comme on fait « des chemins », « des passages » dans les vignes pour laisser passer les machines agricoles et les ouvriers. Bref, c'est de ce sentier qui serpente sur le champ, que l'on jetait de la graine partout. D'où les différents « lieux » dont nous parle le texte. Ce n'est qu'ensuite qu'on labourait la terreensemencée !

Certes, il y a perte de grains au moment de la semence, mais là où la terre a pu être labourée, le rendement est très bon pour le blé. Malgré le gaspillage apparent, la récolte l'emporte, et de loin ! Or, c'est cette image du rendement qui intéresse Jésus ! Tel était, du moins, le sens premier de cette parabole donnée par Jésus pour répondre au souci de ses disciples qui ne voyaient pas beaucoup de résultats à l'annonce de la bonne nouvelle du Royaume. La réponse qui est suggérée, c'est qu'il ne faut pas s'attarder sur le négatif, mais se dire que la parole est semée très largement dans la bonne terre et qu'il faut savoir attendre la moisson pour constater le rendement : cent, soixante ou trente pour un !

Cependant la tradition évangélique a relu autrement cette parabole et lui a donné une explication différente ajoutée à la parabole de Jésus. Ce n'est plus l'efficacité de la Parole, sa fécondité qui est visée, mais le terrain sur lequel elle est semée ! Interprétation moralisante, créant plusieurs catégories humaines, mettant en honneur ceux qui sont de la bonne terre et invitant les autres à devenir comme eux. Mais cette interprétation est-elle toujours valable, à notre époque où nous savons que chaque être humain a en lui plusieurs terrains, des zones réceptives et d'autres moins ?

Il n'est donc pas mauvais de revenir à la parabole primitive qui était un encouragement à faire fructifier la bonne terre (nous en avons tous), et une invitation à tenir compte du temps nécessaire à la graine semée en automne pour produire du fruit au printemps ?

Aujourd'hui comme depuis toujours, la Parole est inlassablement donnée : elle arrose les hommes comme les ondes que diffusent les satellites. Cette Parole qui est semée généreusement, nous savons qu'elle n'est autre que l'amour, elle n'est autre que l'Esprit de Dieu donné à tous les hommes sans distinction de culture, de race, de religion.... Dieu ne fait pas de différence entre les hommes (Eph 6,9).

Et de même qu'il y a un changement climatique, il faut admettre qu'il y ait un changement (un temps plus long) entre le moment de la semence et celui de la récolte. De même que les moyens de travailler la terre ont changé, la psychologie humaine a aussi changé... mais, un jour ou l'autre, dans la vie d'un être humain, la bonne graine d'amour germera ! C'est là l'espérance de la foi, l'espérance en demain !